

À Lina

Comment m'exprimer autrement que par le texte sur ce clavier numérique ? Du bout des doigts, je m'impressionne à chaque phrase noircie sur cette page blanche irréaliste qui prend vie à la force de mon imagination. Je laisse tous les autres médiums de création au rencard comme la musique, la photographie, le dessin de presse ou la peinture. Dans ce temps qui m'est compté (comme vous tous d'ailleurs), car faudra bien penser à capoter un jour ou l'autre et le moins péniblement possible style cancer ou autres saloperies de mort avec souffrances immondes, je vais direct au but sans fioritures à rallonges, ce qui donne du texte très serré comme un café de bistrot et pas un long cappuccino bien sucré. Maintenant que « La société des recalés » est éditée depuis un an, j'ai l'impression que ma pathologie se fait la malle chaque jour davantage. J'ai encore pris beaucoup de poids et je pense faire une cure d'ici quelques mois. Dire que je vais bien est une belle connerie, je compense avec la bouffe, donc un truc me fait chier. Je comble un manque affectif que la vieille ne m'a jamais donné et cette horrible indifférence que le vieux m'a collée en pleine gueule. Les vieux, ils ont fait au mieux de leur condition de parents qui ont commencé une vie d'adulte très tôt avec ma poire qui s'est pointée pour leurs vingt ans. Sans fric, le paternel a toujours bossé comme un forçat et la vieille a économisé pour que nous ne manquions de rien. Quand ma sœur s'est pointée

pour mes sept ans, le vieux a construit la grande maison de béton avec une chaudière au fuel. Coluche disait, en gros, que, dans la vie, on reçoit beaucoup de pierres, à nous d'en faire un mur ou un pont... (snif !). Alors voilà, pas grand-chose d'autre à rajouter sur les trucs pas sympas que j'ai vécus, ça m'a bousillé de l'intérieur et je n'arrive pas à vivre avec cette boule au ventre qui m'empêche de m'épanouir. Cette souffrance est devenue une habitude et je n'en veux plus, c'est trop con de passer à côté d'une vie heureuse. J'ai déjà éliminé cette douleur sourde dans ma poitrine que j'ai connue depuis la nuit des temps pendant l'écriture de mon dernier livre. Le salut par l'écriture ? Peut-être, mais ce n'est qu'un début, comme les expositions de photographies qui commencent à fonctionner. Du coup, c'est valorisant que mon travail artistique sorte des tiroirs et ça me permet d'avoir des interlocuteurs intéressants. Je me fous royalement d'avoir perdu toutes ces années à culpabiliser les yeux ouverts. Maintenant, il n'est pas question de rattraper le temps perdu, car il est perdu, donc foutu ! Non, je veux juste vivre, c'est tout. Dehors les idées noires et les faux-semblants, je ne m'emmerde plus avec ceux qui plombent ma façon de penser, j'esquive... Jamais je ne serai une personne dans la norme, ma reconnaissance de travailleur handicapé me colle au cul comme un paquet de viande. Dans la tête de la morale des autres, j'suis pas normal. Et quand on n'est pas dans la norme, avons-nous le droit de vivre heureux ? La norme est-elle heureuse avec tout ce qui se passe dans leur poste de télévision ? Plus rien à cirer des journaux, de l'info en surconsommation et tout échange avec les plus nombreux qui pensent connaître la vérité. Si je devais mener un combat tout au long de ma vie, ce serait sans conteste de me connaître au mieux pour vivre en harmonie avec qui je suis réellement. Quant à la connaissance du monde, mon cul ! Allez, une petite citation de Henry Miller : *« Ne pas dire un mot de toute une journée, ne pas voir de journal, ne pas*

entendre la radio, ne pas écouter de commérages, s'abandonner, absolument, complètement, à la paresse, être absolument, complètement, indifférent au sort du monde, c'est la plus belle médecine qu'on puisse s'administrer. » Difficile de faire avaler ça à la majorité qui consomme des images tout au long de la journée et surtout le soir devant la télé. Nous sommes à peine à l'âge de pierre par rapport à cette civilisation qui rêve de maîtrise de l'Univers. Les idées aussi sont importantes pour améliorer ou propulser l'humanité hors de sa condition primaire. Vous n'avez plus le temps d'élever vos enfants et impossible de garder à la maison vos parents vieillissants. Drôle de vie... C'est comme ce modèle sédentaire qui m'a pourri la vie pendant des années de peur de perdre mon appartement. Maintenant, il m'est impossible de trouver un logement faute de caution. Alors, j'habite chez les autres, tu parles d'une solution ! Mes bibliothèques, ma table à dessins, mes bouquins... tout est dans le garage chez la vieille qui grince des dents, car ça prend de la place. Pas question de culpabiliser, j'ai rien fait de mal, je suis juste dans la case des reca-lés. Si le vieux savait ça... Finalement, c'était juste un virus qui a broyé mon système nerveux, comme tous ceux qui m'ont conforté à penser que je n'étais qu'un débile. J'en veux pas à un virus, j'en croiserai d'autres, c'est sûr, mais je les collerai en quarantaine pour mieux les écarter définitivement. Je navigue un peu en eaux troubles, car rien n'est gagné, je ne pense plus au pire, j'arrête ces projections malsaines. Donc, tête résolument vide et ça me va très bien ! Un jour, je revendrai tout, bouquins, bibliothèques, table à dessin, guitares... Et je me sentirai encore plus libre. Posséder, je n'aime pas, dès que tu veux bouger, faut tout emporter. Les déménagements me filent la chiasse direct, trop d'affaires à transbahuter. Demain sera un autre jour, point. Ce que je retiens de cette année qui va se terminer bientôt, c'est que j'ai changé de point de vue sur ce que je perçois autour de moi. Ce que je veux dire, en plus de cette

pathologie qui se fait la malle, c'est que je suis beaucoup plus serein à appréhender l'avenir. Style, aucuns plans sur la comète, pas de scénarios catastrophe, seules les expositions de photographies sont programmées pour plus tard. Sinon, je suis complètement paumé et ça ne date pas d'hier. Depuis quelques jours, je n'arrive à rien, dès que la nuit tombe, je déprime en écoutant de la musique. C'est éprouvant de ne pas réussir à me mettre au travail pour mon nouveau recueil de poésies. J'ai écrit 38 pages au rythme irrégulier de 2-3 pages par semaine quand l'inspiration vient. Cette pathologie de schizo-affectif est terrible, car quand ça déconne, j'ai l'impression d'être seul au monde avec mes idées noires. Même lorsque j'étais en couple avec Cathy, vers la fin, j'étais un vrai zombie. Et quand ça va mal... ça va mal ! Je ne parle à personne de ce que je ressens. Et pourquoi ça ne va pas ? Impossible d'en parler ou de l'écrire. J'ai des bribes d'images qui flashent dans ma tête, et ce putain de sentiment de ne pas être à la hauteur. Pourtant, j'ai fait des trucs bien, comme mes recueils de poésies et mon dernier bouquin axé rétablissement, mes séries photos aussi sont sympas. J'ai la trouille au ventre et je ne sais pas pourquoi. C'est chiant ! Il faut que ça passe, et ça passera ! Bon, alors voilà, j'me dis qu'avec le temps, mes pensées troubles vont disparaître, mais pas dans dix ans non plus, sans déconner... Quand je fouille dans ma mémoire, il n'y avait rien pour moi dès que j'ai commencé à bosser pour payer le loyer et le crédit de la bagnole. Que de la merde chaque soir, et le week-end, je ne voyais personne pour me tirer de cette torpeur. Je ne touchais plus ma guitare et seuls les dessins que j'envoyais à Charlie Hebdo chaque semaine me sortaient de cet ordinaire mortuaire. Évidemment, je ne dessinais pas assez bien, alors je me suis lassé. Plus tôt, j'ai vécu mon apprentissage dans la carrosserie comme une punition style tu ne fous rien à l'école, donc on te colle en classe chez les attardés. Eh bien, même chez eux, j'étais le dernier. Sauf en orthographe.

Mais bon, franchement, je n'ai pas le monopole de la souffrance, alors je ferme ma gueule. Il n'est pas question de réécrire une fois de plus « La société des recalés », c'est derrière moi, basta ! J'ai plus envie de mentionner ce que j'ai vécu tout au long de ma vie, place au présent. Que dire du présent ? Rien. Seul le passé donne matière à créer des mots puis des phrases qui se tiennent au minimum comme un truc tangible à lire. L'avenir aussi permet de raconter du virtuel, mais en fiction, donc à prendre au conditionnel. Quelle est la part des temps quand nous sommes dans le présent ? Je ne peux pas écrire un truc comme je conduis une bagnole, puisque je suis en train de l'écrire. Lorsque nous sommes dans la vie de tous les jours, nous réagissons par rapport à beaucoup de critères et pas de la même façon si l'on est seul ou plusieurs. L'environnement aussi donne des comportements différents. Donc, je me contente d'être comme je suis, rien de plus mais rien de moins. Je donne un bon coup de pied dans le passé, le présent et l'avenir pour écrire enfin ce dont j'ai envie sans aucune censure. Du coup, je viens d'identifier ce mal-être qui me tombe dessus dès que la nuit arrive devant mes yeux. Depuis six mois, je suis revenu dans la grande maison de béton qui fait remonter pas mal de mauvais souvenirs. Cette bicoque est triste à mourir et il ne faut jamais tirer la chasse qui arbore une couleur marron tel l'estuaire de la Gironde. Il n'y a aucun dialogue avec la vieille. Aucune visite, je meurs à petit feu chaque soir. Je vais partir, ce sera bénéfique pour ma santé mentale. J'suis fatigué de tout... je viens de lire cette citation de Charles Bukowski : *« Et quand personne ne te réveille le matin. Et quand personne ne t'attend le soir, quand tu peux faire ce que tu veux. Comment appelles-tu cela ? Liberté ou solitude ? »* Je crève de solitude, les copains, c'est pas assez, je dois m'autoriser à faire un bout de chemin avec une fille qui me plaît. Je pense y avoir droit au même titre que les autres. Pas question de chercher l'âme sœur, c'est pas mon

truc. Pour l'instant, je navigue entre le Gem Atlantique de Royan et les copains du Tina's café à Saint-Fort-sur-Gironde et c'est très bien comme ça. Tant que je pourrai mettre de l'essence dans la Twingo pour éviter de passer trop de temps dans la grande maison de béton, tout ira pour le mieux, mais ça ne durera pas. Le froid commence à arriver et il va falloir que j'achète un chauffage d'appoint, la vieille m'a donné son accord. Franchement, je ne pensais pas être dans la case des recalés depuis le début. Sauf qu'avant, j'avais un job avec un petit logement. J'appelais ça être un clodo des temps modernes, tu bosses, et quand t'as tout payé, t'as plus rien. Comme il n'est pas question de marcher sur la gueule des autres pour réussir, je suis toujours resté au ras des pâquerettes. À cette époque, pas question d'être un artiste, le vieux l'avait déjà mauvaise avec ma marraine chanteuse qui venait d'épouser un guitariste. Non, mais quelle idée j'ai eue de vouloir une guitare très tôt ? Finalement, je l'ai eue pour le Noël de mes treize ans, le vieux a certainement grincé des dents. Du coup, tout ce que j'aimais était détesté par les vieux qui ne comprenaient rien à leur drôle de fils. Bof, c'était comme ça et c'est tout. J'en ai plus rien à foutre, j'ai survécu, maintenant je me dois d'être bien et en adéquation avec qui je suis. Alors ça, c'est de la théorie, parce que c'est pas si simple de gérer son temps en fonction de ses réelles aspirations. Tout est formaté dès que tu sors de chez toi chaque jour. Combien de panneaux publicitaires tu vois au volant, combien de zones commerciales tu traverses ? Ah, c'est beau une zone commerciale ! Vous avez laissé les décideurs de vies minables planter autour de chez vous ces verrues de construction mi-béton, mi-tôle. Les villages d'hier sont transformés en cités-dortoirs avec leurs lotissements ceinturés autour de la rue principale et ne pas oublier leur splendide zone commerciale ou artisanale, c'est la même merde. Un matin, on se réveillera, et ils seront pillés, mis à sac, il n'y aura plus rien. On se dira enfin que ce monde n'était en

fait qu'un mauvais rêve en forme de caddie de supermarché. C'est vous qui faites tourner cette société qui vous arrache le cœur à coups de pointeuse, de caisse enregistreuse... Je ne serai jamais heureux tant que je verrai mes semblables se faire exploiter, voler leurs plus belles années, se faire aliéner dès la naissance. Leur raisonnement est infailible : si tu bosses comme un esclave pour moi, alors je pourrai peut-être me payer une autre Ferrari l'année prochaine. Ce qui me fait royalement chier, c'est que le pognon circule toujours dans le même sens. Pourquoi il y a tant de générosité chez les personnes qui possèdent moins que les autres ? Chez ma grand-mère, pas de pognon et pourtant elle m'a élevé jusqu'à l'âge de sept ans. Papy était ouvrier maçon et on ne manquait pas d'amour. Bon, quand il était complètement beurré, il nous faisait rire en faisant le pitre. Lorsqu'il était fatigué, il nous balançait au visage : « La paix ! » Et il partait se coucher en grognant. Tout le monde se poilait et les chiens aussi. Jamais on m'a engueulé, pas une mauvaise réflexion, pas de baffes. Pourtant, je balançais les lampes électriques dans le trou à merde et mamie se marrait comme les chiens, sauf qu'elle n'avait plus de dents et papy non plus. On était joyeux et insoucians, et chaque jour passé chez eux était magique. Alors voilà, je ne pensais pas souffrir autant plus tard, c'est fait et c'est fini. C'est derrière moi cette merde. Je suis un plouc qui n'est jamais sorti de chez lui, il faut que je pense à remplir mon dossier pour mon passeport, j'ai les photos, il faut le faire, c'est tout ! Après, on verra où je vais. Pour l'instant, je me contente de vivre au plus près de mes aspirations, surtout le soir où j'écris ce manuscrit et un nouveau recueil de poésies laborieux. Je ne serai jamais formaté au point d'être un mouton comme les autres dans le troupeau qui va direct dans un ravin ou à l'abattoir. Une poignée de salopards sont grassement payés par une bande d'escrocs pour rédiger un semblant de société où tout le monde est pesé, calibré et pensé pour ne

pas sortir du cadre. On écrit même vos rêves, puisque ceux-ci reflètent une partie de votre Univers, celui qui vous est autorisé à vivre. Sortez du cadre et surtout pas de violence, car il est des silences qui comptent plus qu'une baffe, je sais de quoi je parle. Franchement, je ne sais pas quoi faire pour recouvrer un semblant d'apaisement avec toutes ces conneries qui se passent sous nos yeux. Tu marches pas dans les rangs ? Allez, t'es mort socialement ! Ah, elle est belle la démocratie ! Comptez pas sur moi pour dénoncer leurs saloperies. J'ai déjà du mal à me comprendre, alors leurs conneries, c'est au-dessus de mes forces intellectuelles et c'est très bien. J'ai une petite tête d'attardé, donc c'est pas moi qui vais refaire ce monde si facile à comprendre : le gros du pognon circule dans le même sens et dans les mêmes poches. Ça m'emmerde de savoir que je dois me priver sur tout juste parce que je suis dans la case du bas. Nous, les pauvres, on n'a pas le monopole de l'honnêteté, par contre, on est bien assez cons pour se faire exploiter par des cons de patrons qui réguleront notre rôle social jusqu'au bout. Bon, j'ai compris le pire lorsque je suis arrivé en CE1 : lorsque j'ai vu la progéniture du petit village de cons gober les phrases de l'instituteur qui nous faisait chier avec sa jambe artificielle. Il avait sauté sur une mine pendant la guerre d'Algérie. Chaque fois qu'il relevait son pantalon, j'en chiais direct dans mon slip, car c'était pour moi une affirmation. Aucun dialogue possible, un con d'instituteur. Je me refusais d'apprendre quoi que ce soit d'un héros de la guerre, jamais aimé les médailles et les curés. J'avais sept ans et étais complètement hermétique à cette école dont les chiottes des garçons empestaient l'urine à piquer les narines jusqu'au centre de la cour de récréation. Con d'instituteur, pas un camarade pour me tirer de ce cauchemar. Tout le monde était au garde-à-vous et moi je dormais, tellement je me faisais chier dans cette classe. Bien des années plus tard, au collège, les types comme moi terminaient leur scolarité

dans la classe des « attardés », on nous appelait comme ça. J'aurais dû être content de me retrouver avec mes semblables, mais je m'emmerdais toujours autant en cours, sauf avec la prof de français qui nous lisait de beaux textes. Alors, je me suis retrouvé dans le wagon de queue de la société et pas un humain pour me tirer de ce cauchemar. Mon pote Patrick écrasait la gueule de ceux qui me cognaien-
t dessus et je voyais le monde de cette façon : j'étais moche et crétin, petit et gros, et seuls les plus violents étaient les maîtres du collège. Ceux qui apprenaient bien leurs leçons étaient intégrés direct dans cette mascarade de société et filaient ensuite au lycée de Royan. Les crétins comme moi étaient intégrés pour former la masse ouvrière de boulots manuels. J'ai commencé électricien, et comme je n'y comprenais rien et que l'électricité me filait la chiasse un peu comme le vertige dans les échelles, j'ai pas tenu longtemps. Je vivais en total sentiment de culpabilité d'être aussi débile. Si je retourne mon cerveau pour remonter le temps, beaucoup de temps, personne ne m'a montré un bout de lumière. J'ai explosé l'élastique de mon slip quand j'ai découvert Jean-Marc Reiser et je me suis mis à dessiner comme lui pour des années. J'avais dix-neuf ans. J'suis désolé, si je ne me marre pas, je me fais chier, sauf en écoutant Léo Ferré ou Jimi Hendrix. Je ne m'intéresse pas du tout à la politique, car je ne comprends pas ce qu'elle fait de son existence. J'aimerais savoir pourquoi la politique crée beaucoup de malaise social en permettant autant de saloperies inhumaines. Non, c'est trop pour moi ces conneries, je n'ai pas le QI nécessaire pour piger leur mission et en faire partie. J'suis qu'un attardé mental et j'en ai plus rien à branler. Un vrai petit mongolien et je vous emmerde, c'est mon manuscrit, un point c'est tout ! Je n'ai rien à revendiquer, rien à vendre, circulez... Un truc est sûr : je suis tout seul avec mes idées à la con ! Surtout le soir, à la tombée de la nuit. Dans la journée, je suis un type banalement fondu dans le troupeau et je circule bien comme il

faut sans désobéissance. Je me faufile dans les centres commerciaux avec les moutons, car j'en suis un. Dans le rayon presse, rien à acheter, pourtant, je m'intéresse à la musique, à la peinture, au dessin de presse, à la photographie et la littérature... Je ne parle pas de philosophie, Kant (Critique de la raison pure) m'a filé la chiasse direct. Il y a des magazines sur presque tout et dans ce tout... il n'y a rien ! C'est comme le rayon informatique, je me suis intéressé, en 2004, au système d'exploitation Linux, et grâce à certains mensuels avec leurs CD d'installations, j'ai réussi à le faire fonctionner sur mes ordinateurs. J'ai testé un nombre incalculable de distributions avec Ubuntu en tête, mais finalement j'ai opté pour Slackware. La dernière version est sortie il y a quelques mois, je prendrai un temps pour la tester. J'ai compris Slackware grâce à un bouquin génial de Kiki Novak, « Linux aux petits oignons ». Quand les rayons des supermarchés seront entièrement vidés, je crèverai de faim. Aucune provision, j'suis vraiment un lâche. Plus envie de me battre, ils sont trop forts pour moi ceux qui nous imposent leurs lois. Jamais je ne prendrai les armes, j'en ai trop horreur ! Comme je ne comprends pas ce monde, je ne lutte pas. La plus grande nécessité est de me comprendre. Et vite ! Schizo-affectif, c'est joli comme maladie sur le papier. Sinon, à vivre, c'est un peu la merde. Je suis isolé de toute ma famille comme un type un peu fou qui vit chez sa mère à cinquante-sept ans. Pauvre diable qui a claqué la gueule du vieux avec une casserole de petits pois. Ma vie tracée s'est effondrée d'un coup. J'suis devenu un clodo qui vivait dans une grange. Puis j'ai poncé le cul des bagnoles, et les bagnoles, faut plus m'en causer. Alors voilà, je ne sais rien faire de mes dix doigts, sauf des activités d'amusement, comme dit la vieille. Pour cette famille de cons, mes activités artistiques ne comptent pas, c'est de la merde. Et ils ont raison ! Les vrais artistes sont dans le poste de télévision. Mais là, je viens d'investir dans un nouvel appareil photo d'occasion modèle